

les citernes qui se trouvent entre San-Luis-Potosi et Saltillo.

Le général Taylor, en revenant de Saltillo, a fait main-basse sur cent mules chargées de provisions pour l'armée de San-Luis-Potosi ; il avait, en outre, envoyé des troupes à la poursuite de 405 autres mules abondamment chargées pour la même destination.

Enfin, le général en chef américain a fait arrêter l'alcarde de Monterey, son fils, et quelques individus qui travaillaient à propager la désertion dans les rangs américains. Il a même menacé ses prisonniers de les faire pendre, si leurs intrigues continuent. "On prétend que parmi les personnes compromises et arrêtées, se trouvent deux Français." Mais on ne dit ni leur nom, ni leur qualité.

## CALIFORNIE.

—La guerre est terminée en Californie. Les Mexicains se sont enfuis à Mexico. Des mesures sont prises pour l'établissement d'un gouvernement civil. Un journal se publie déjà dans la Californie.

## ÉTATS-UNIS.

*Chemin de fer monstre.*—Les journaux de New-York contiennent une annonce convoquant une assemblée publique pour promouvoir le grand projet d'unir les Océans Atlantique et Pacifique, que tout le monde maintenant regarde comme praticable, et qui sera probablement mis à exécution.

*Triste fin d'une partie de plaisir.*—Il y a peu de tems, cinq dames se rendirent de Lima, comté de Lagrange, état d'Indiana. Union-Mills même. Ils allaient à un bal pour lequel ils avaient reçu des invitations. En revenant, ils étaient tous entassés dans la même voiture, et ils avaient à peine fait un demi mille, lorsqu'ils rencontrèrent des personnes à cheval, et une lutte de vitesse s'engagea entre eux. C'était le soir, la nuit était obscure, les roues de la voiture rencontrèrent un tronc d'arbre, et le choc fut si violent que les voyageurs et la caisse de la voiture furent lancés à 35 pieds de là. Une des dames alla se briser le cou contre un arbre, et mourut instantanément ; un homme eut les côtes enfoncées, et mourut le lendemain. Une autre jeune dame a été si dangereusement blessée qu'on désespère de ses jours, et six autres personnes ont reçu des contusions plus ou moins fortes.

*Affreuse situation.*—Avant hier deux navires sont arrivés à New-York, ayant à bord 312 passagers d'entrepont. Trente quatre de ces malheureux sont morts de besoin pendant la traversée ; quarante et un ont été immédiatement après leur arrivée envoyés à l'hôpital dans un état à peu près désespéré. L'un de ces navires, la *Ligonia*, a quitté Brème le 1er. septembre, il a mis 110 jours à effectuer son passage ; le second, le *Pontiac*, a quitté Liverpool le 20 octobre, et est resté à la mer soixante trois jours. Le dernier morceau de pain qui fut à bord a été distribué aux passagers trois jours avant que le second de ces navires arrivât à New-York ; les souffrances de tous étaient à leur comble, et la faim devenait de plus en plus vive, lorsqu'on gagna le port.

A bord du trois mâts *Elsinore*, arrivé hier de Liverpool avec 230 passagers se trouvaient un vieillard et sa petite fille de 10 ans, qui tous deux malades, ne purent recevoir de secours de personne. La jeune fille mourut au moment où le navire entra dans le port.

## RELATION DE LA CONVERSION

A LA RELIGION CATHOLIQUE.

*De mademoiselle Blum, née en Suisse, actuellement  
Sœur à Sainte Claire à Lyon.*

Pour la plus grande gloire de Dieu, je me rends au désir des personnes pieuses qui veulent savoir comment j'ai eu le bonheur de parvenir à la profession de la Foi catholique, en les suppliant, et toutes celles qui liront cet écrit, de se joindre à moi pour en bénir et en louer le Père des miséricordes. A consulter la modestie chrétienne, il me conviendrait mieux de tenir cachés des événemens qui me concernent ; mais comme ils sont de nature à édifier le prochain et à faire admirer la bonté gratuite du Seigneur, sur les âmes les plus égarées, j'ai cru faire une chose qui lui serait agréable, en racontant avec simplicité, comment des ténèbres de l'hérésie je me vois aujourd'hui transportée au sein de la lumière, et d'enfant de perdition que j'étais, je suis devenue enfant de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

Née de parens attachés à la secte de Calvin, depuis que j'ai été capable de réfléchir j'ai eu la pensée de renoncer à ma religion, pour embrasser celle des catholiques. Dès que j'en ai entendu parler, j'en ai conçu autant d'estime que de mépris pour la doctrine des protestans. Je prenais plaisir à faire raconter à mes parens ce qui consistait la religion des catholiques, et quelles étaient leurs pratiques principales. Ils croyaient m'en donner de l'éloignement, en me disant qu'elle imposait le jeûne et la pénitence ; mais comme j'apprenais tous les jours l'Evangile qu'on nous faisait réciter de mémoire dans notre jeune âge, je leur répondais que Notre-Seigneur avait jeûné quarante jours. Peut-on rien faire de mieux, ajoutai-je, que ce que le bon Dieu lui-même a fait pendant qu'il a vécu sur la terre avec les hommes, surtout si on le faisait pour son amour ? Car il me semblait que rien ne devait coûter, dès qu'on agissait par ce motif qui adoucit tout ce qu'il y a de plus rude et de plus austère. Aussi

je n'étais nullement effrayée de la peinture affreuse qu'on s'efforçait de me faire de la religion catholique. Voyant les protestans tourner en dérision les cérémonies de l'Eglise romaine, et en particulier le signe de la croix, je demandais ce qu'on disait en le faisant. Quand j'eus appris qu'on nommait les trois personnes de la sainte Trinité, j'en conclus que les catholiques étaient donc plus dévots aux trois personnes divines que les protestans.

Persuadée que cette pratique n'avait rien que de louable, je m'accoutumai à suivre, étant seule, l'exemple des catholiques de la Suisse, imprimant le signe de la croix avec le pouce sur le front, la bouche et le cœur. J'étais fort touchée lorsqu'on me racontait la Passion de Notre-Seigneur. Je ne pouvais entendre cette histoire sans être attendrie jusqu'aux larmes. J'aurais beaucoup aimé à faire ma prière à genoux, ce que les protestans ne font jamais, priant toujours assis. Je le faisais en particulier, et surtout lorsque je me mettais au lit. Prenant ma couverture sur mes épaules, je priais Dieu en cet état, jusqu'à ce que le sommeil m'eût contrainte de me mettre sur mon chevet ; ce que je demandais le plus, c'était la grâce d'être vertueuse.

Lorsqu'il passait quelque religieux dans le pays, je courais avec empressement pour le voir, et je recevais avec plaisir les petites images qu'il me donnait. Ma mère ne voyait cela qu'avec peine. Elle soupçonnait mon inclination pour la religion catholique. Plus je lui faisais de questions sur ce qui s'y pratiquait, plus elle s'appliquait à réprimer ma curiosité et à m'indisposer contre ceux qui en faisaient profession. Elle croyait y réussir en me répétant qu'il y avait eu des protestans assez malheureux pour se faire catholiques, et tomber ainsi dans la damnation éternelle. Le ton de persuasion qu'elle prenait alors ne m'en imposait point ; loin d'ajouter foi à ses paroles, je regardais au contraire la religion protestante comme une voie de perdition. Ma mère y était fort attachée, ce qui m'affligeait beaucoup. Toute éloignée qu'elle était du chemin du salut, elle n'en avait pas moins de zèle à nous faire observer les dix commandemens de Dieu, et remplir le devoir de la prière avec beaucoup de fidélité, d'attention et de respect. Manquions-nous aux plus petites choses, elle nous punissait, ne souffrant pas même que nous tournassions la tête. Elle nous faisait répéter souvent cette prière : "Mon Dieu, ôtez-moi ce cœur de pierre, et donnez-moi un cœur de chair toujours docile à votre grâce."

Les protestans montrent une grande compassion pour les pauvres, et beaucoup de sensibilité aux maux du prochain. Ma mère me menait souvent visiter les malades. J'avais de la répugnance à les approcher. Pour me la faire vaincre, elle me menait presque toutes les semaines chez une tante atteinte d'une maladie qui se communiquait, et me faisait manger avec sa cuiller. Les violences et les efforts que je faisais pour lui obéir me firent vomir plusieurs fois jusqu'au sang, ce qui me causa une maladie dont je ne fus guérie qu'au bout d'une année. Après la mort de ma mère, une autre tante m'exerça encore de la même manière, me faisant laver les linges qui avaient servi à essuyer des ulcères ; je ne pouvais les manier ni les voir même sans de grands soulèvemens de cœur. Aujourd'hui je n'éprouve plus toutes ces faiblesses ; mon plaisir serait de servir les malades les plus dégoûtans.

Le temps de faire ma première communion étant venu, je la fis ; c'est-à-dire que j'assistai à la cène. Je pris le morceau de pain qu'on me présenta ; je donnai la main au ministre, cérémonie par laquelle je protestais que jamais je ne changerais de religion ; mais pensant bien autrement, car j'étais toujours dans la volonté d'y renoncer. Ma mère, devant qui je dissimulais, devenait tous les jours plus inquiète ; elle témoignait ses craintes à mon père qui lui répondit qu'en fait de religion il ne voulait point gêner ses enfans, mais qu'il leur laisserait toute liberté de suivre leurs inclinations, n'étant opposé du tout à la religion catholique. Il alla même une fois jusqu'à dire qu'il me mettrait dans un couvent pour y apprendre la musique qu'il aimait beaucoup. Ma mère n'entendait cela qu'avec peine, et en murmurait tout bas. J'avais alors dix ans. Mes parens se rendant à une petite ville appelée Bade, qui n'est qu'à deux lieues de notre maison, pour y prendre les bains, m'y menèrent avec eux. Elle est habitée par des catholiques. La servante du logis où nous étions descendus me conduisit à l'église. Comme je n'en avais point encore vu, je la suivis avec empressement. C'était un vaisseau magnifique et richement orné. Lyon n'en a point de pareil. J'admire les figures d'or et d'argent qui le décoraient. C'est ainsi que dans la Suisse les catholiques enrichissent les églises, voulant montrer aux protestans qu'ils n'épargnent rien pour le culte qu'ils rendent à Dieu et à ses Saints. Ce que je regardai avec le plus d'attention, ce fut un grand crucifix d'argent. Je ne pus le